

bulletin de **psychologie**

GROUPE
D'ÉTUDES
DE PSYCHOLOGIE
DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS

SPÉCIAL 1974

**Le fantasme du groupe embroché
et le conte des sept souabes**

René KAËS

Laboratoire de psychologie clinique
et pathologique.
U.E.R. de Psychologie (L.A. du C.N.R.S.)
Université de Provence.

Le fantasme du groupe embroché et le conte des sept souabes

René KAËS

Laboratoire de psychologie clinique
et pathologique.
U.E.R. de Psychologie (L.A. du C.N.R.S.)
Université de Provence.

SOMMAIRE

Introduction

I. QUATRE OBSERVATIONS.

1. Première observation : « Le bloc psychologique ».

2. Deuxième observation : « Les moniteurs embrochés ».

3. Troisième observation : « Les médecins en brochette ».

4. Quatrième observation : « La brochette d'animateurs silencieux ».

II. LES SEPT SOUABES, CONTE DE GRIMM.

1. Prologue, ou l'alliance homosexuelle des frères traversée par le phallus commun.

2. Première aventure : la rencontre avec la mère archaïque.

3. Deuxième aventure : l'affrontement homosexuel de la mère phallique.

4. Troisième aventure et épilogue : la pénétration dans la mère et la fusion dans la mort.

III. COMMENTAIRES.

1. Les membres soudés du corps groupal phallique.

2. La collusion imaginaire et l'absence de destin personnel.

3. L'homosexualité comme défense contre l'imaginaire maternelle prégénitale.

4. L'initiation dérisoire.

5. Alliance phallique et idéologie groupale.

Références bibliographiques.

Texte du Conte de Grimm : Les sept Souabes.

Le recours à la mythologie et au folklore s'est souvent avéré fructueux pour élaborer la compréhension de certaines structures et de certains processus psychiques mis à jour dans la clinique de la cure. On sait tout ce que Freud a recherché et trouvé dans les contes pour l'analyse des rêves (cf. Freud, 1913), tout ce que G. Roheim a compris des conflits psychiques et des organisations culturelles à partir de l'étude des mythes. D'un point de vue plus général, l'histoire des découvertes psychanalytiques pourrait bien être aussi celle de ces références aux mythes et aux légendes qui ont inspiré l'invention scientifique d'un nouveau concept, ou qui ont permis d'en préciser le contour et le contenu : ainsi, pour les complexes (Edipe), les investissements libidinaux (Narcisse), les identifications, les théories sexuelles infantiles, le roman familial... La liste est loin d'être close. D'un autre point de vue, on pourrait soutenir que l'efficacité de la psychanalyse est d'avoir

été fondée sur ces retournements des mythes et des légendes vers leur source inouïe dans l'Inconscient. Si bien que toute mise en question de son origine et de son destin passe nécessairement par de nouveaux retournements. Ce phénomène est particulièrement sensible au moment où l'investigation psychanalytique s'essaie — en fait elle s'y emploie depuis longtemps — à proposer une compréhension de l'efficacité sociale des représentations inconscientes.

J'essaierai, dans cet article, d'éclairer par l'analyse d'un conte des Frères Grimm, *Les sept Souabes*, la structure et le contenu d'une fantasmagorie groupale, relative au groupe et élaborée en situation de groupe : la fantasmagorie du petit groupe « embroché ». Corrélativement, il est possible de s'attendre à une compréhension plus précise du conte lui-même.

Les protocoles de groupes que j'ai pu recueillir et qui sont à l'origine de ce travail, présen-

tent tous des caractéristiques communes et constantes : en situation de groupe large (25 à 60 personnes), un petit groupe est représenté « embroché ». Ce petit groupe n'est pas quelconque, puisqu'il est constitué sur la base d'une différenciation fonctionnelle réelle : il s'agit chaque fois d'une équipe de moniteurs ou d'animateurs-interprétants dans un séminaire, ou d'une équipe directoriale dans une institution. Il est probable que cette position fonctionnelle est le support des élaborations fantasmatiques de l'embrochement. D'autres caractéristiques, non-fonctionnelles, sont liées d'une part au sentiment d'un danger imminent de dislocation, d'affrontement avec l'imgo terrifiante de la mère archaïque, d'autre part avec un système de défense organisé sur la base du lien spéculaire et homosexuel contre l'imgo de la mère archaïque dévoratrice, sadique-anale, phallique, toujours mortifère. Pour le petit groupe embroché, comme pour ceux qui sont pris dans le même fantasme mais le symbolisent en le représentant, l'imgo maternelle archaïque, les angoisses schizo-paranoïdes et les modes de défense contre ces angoisses — dont la fantasmatique du groupe embroché est un élément majeur — sont sollicités par la situation de groupe large. La fantasmatique du groupe embroché est typique en de telles situations groupales. Elle comporte tous les éléments majeurs constituant le processus idéologique dans ses composantes perverses et clivantes, dans ses fonctions défensives contre les angoisses psychotiques.

L'analyse du conte de Grimm permet la mise à l'épreuve de ces hypothèses sur la configuration du fantasme latent à la représentation du groupe embroché. Le conte, d'autre part, cristallise à peu près tous les éléments repérés partiellement dans l'observation clinique ; il en développe les thèmes en les articulant dans un scénario et un récit.

Cette recherche a été entreprise à la suite de difficultés rencontrées dans l'analyse et l'interprétation de cette fantasmatique groupale. A deux reprises, j'ai été paralysé par ce fantasme. La découverte et l'analyse du conte m'a permis de mettre à l'épreuve des hypothèses que m'avaient suggérées ces difficultés et que j'ai vérifiées par l'interprétation que j'ai pu donner dans le quatrième cas que j'expose. Je présenterai d'abord l'ensemble de mes observations, puis l'analyse du conte de Grimm reproduit en annexe du présent article, enfin une interprétation de la fantasmatique du groupe embroché.

I. QUATRE OBSERVATIONS.

Première observation : « le bloc psychologique ».

Il s'agit d'un séminaire de sensibilisation aux relations interpersonnelles et groupales destiné à des enseignants. Le séminaire a été organisé par une Association d'enseignants qui m'a chargé de recruter une équipe de prati-

ciens composée de cinq psychologues et d'une assistante sociale : la plupart de ces praticiens n'avaient pas encore eu l'occasion de travailler ensemble. La séance plénière inaugurale débute par la présentation que fait de ce cycle de formation l'un des deux responsables de l'Association. Chacun des membres de l'équipe interprétante est ensuite invité à se présenter personnellement : je commence le premier, énonçant mon prénom et mon nom ; j'indique à la suite que je suis psychologue. Suit alors une présentation sérielle, très rapide et identique à la mienne : un(e) tel(lc), psychologue... jusqu'à l'assistante sociale. Un silence de stupeur nous fige tous durant quelques instants. J'éprouve un violent mouvement d'hostilité vis-à-vis de mes coéquipiers et le sentiment catastrophé que, dès maintenant, le séminaire est perdu, comme notre équipe est menacée de dislocation. Je suis délivré de ces pensées douloureuses par le fait que j'ai à énoncer les règles de fonctionnement des différentes séances. Différenciant les activités et me distinguant des autres, j'acquiesce de ce fait une réassurance qui m'épargne d'être maintenu plus longtemps dans l'effroi paralysant causé par cette présentation sollicitaire, massive et indifférenciée. La séance est pesante, froide ; quelques participants me demandent de reformuler les règles, ce que je fais aussitôt sans interpréter.

Vers la fin de la séance, apparaissent des thèmes persécutifs (crainte d'être manipulé, d'être démantibulé, rendu malade) et des fantaisies d'être dans ce séminaire comme dans un bloc chirurgical, ou un amphithéâtre de dissection, ou une salle d'accouchement. Après la séance aucun des membres de l'équipe ne parviendra à parler de ces fantaisies ; la liaison de celles-ci avec notre propre fantasme sera seulement sentie à travers le récit d'un rêve de moniteur. Pour quelques séances encore, nous serons sous l'étreinte de l'angoisse paralysante qui nous a saisis lors de la présentation de notre « bloc psychologique ». L'insistance des participants à nous signifier qu'ils sont écrasés (par leurs élèves) et persécutés (par l'Administration et la machine bureaucratique) nous conduira, sur le tard, à faire l'analyse de la première séance où nous figurions ce bloc soudé et persécuteur menaçant de les écraser, et à analyser nos transferts latéraux ainsi que ceux dirigés sur le groupe large. Il apparaît alors que nous avions tous, avant la session, le fantasme d'être unis-soudés contre la menace majeure que nous ressentions du fait de nos différences de formation, de statut, d'affinité et d'expérience. Nous regrettions tous aussi que, dans le bâtiment qui nous hébergeait, les chambres de femmes aient été regroupées dans une aile éloignée de la chambrée des hommes (bien que cette ségrégation homosexuée servit les défenses mutuelles contre les couplages hétérosexués) ; nous désirions former une bonne équipe, solide et apte à effectuer un travail qui nous paraissait fort difficile et risqué, en particulier du fait de la participation aux réunions du staff des deux organisateurs ensei-

gnants ; nous craignons de ne pouvoir spécifier nos modes d'intervention personnelle sous peine de faire voler en éclat la cohésion idéale que nous postulons comme la condition de notre réussite. Le « bloc psychologique » colmatait, dans la dénégation, l'angoisse de la division et des coupures dans un corps monitoral fantasmé unifié et commun. Enfin, je figurais pour mes coéquipiers le chef sur lequel chacun pourrait modérer sa conduite : je n'avais pas une fonction monitorale spécifique parmi d'autres, j'étais le moniteur à la fonction duquel les autres ne faisaient que participer. D'ailleurs, l'énonciation que j'avais faite de la règle lors de la première séance m'avait procuré, outre la sécurité de l'emploi, la possibilité de m'identifier momentanément à l'auteur de la loi ; enfin, je n'avais réprimé mon agressivité vis-à-vis de mes coéquipiers que pour préserver leur existence pour ma fonction. L'insuffisance de notre analyse intertransférentielle ne nous permit que de verbaliser la peur que le groupe large nous inspirait, sans que nous puissions la métaboliser dans une interprétation précise et dégagante. Nous comprenions bien que les participants nous signifiaient leurs craintes d'être par nous divisés, coupés, disséqués, qu'ils exprimaient (1) ainsi projectivement notre angoisse monitorale d'être divisés et notre fantasme d'être défensivement soudés, comme un bloc. Mais nous méconnaissions alors ce qui m'apparut par la suite : que l'intensité de nos pulsions destructrices dirigées contre le groupe large nous était intolérable, en raison de celles, intenses aussi, dirigées contre nous-mêmes ; que nous nous éprouvions comme une équipe fragile que seule la garantie fantasmatique d'être le phallus pouvait protéger contre d'aussi menaçantes attaques. Le séminaire dans son ensemble menaçait de nous porter le coup mortel que nous redoutions entre nous. Paralysés par les angoisses internes (démembrement) et externes (attaques), nous ne pûmes interpréter que fort tardivement et incomplètement les fantaisies qui déferlèrent en vagues serrées vers la fin du séminaire : pour les participants, les moniteurs étaient totalement indifférents à ce qui se passait, ils étaient incompréhensibles, on ne pouvait pas se nourrir de ce qu'ils disaient, ils n'étaient même pas consommables comme ces brochettes régalandes dont la cuisine orientale a le secret, ils figuraient une grappe de larves, l'accouchement n'aurait pas lieu... Si nous parvînmes à interpréter l'angoisse persécutive, nous ne fûmes guère capables d'élaborer assez tôt une position moins défensive par rapport à notre propre angoisse, et il nous échappa que l'angoisse des participants pouvait provenir du fantasme de fusionner mortellement, sur le mode même de ce que figurait la fusion spéculaire des moniteurs, à la fois idéal d'omnipotence et corps étranger, inassimilable, inconsumable. Quant à ce secret que nous gardions en nous et pour nous, n'était-il pas celui que nous refusions de dévoiler sur la castration et sur la différence, et que nous masquions de

cette armure de psychologues, dont la pique était le phallus contre eux dirigé, mais menacé d'être perdu dans la fusion ? Le « scalpel » n'avait réussi l'opération de la séparation et des détachements que dans la suite du cycle de formation, lorsque les participants et les moniteurs ne se retrouvèrent plus qu'en situation de petit groupe, durant laquelle prédominèrent longtemps les défenses maniaques contre la dépression.

Deuxième observation : « les moniteurs embrochés ».

D. Anzieu (1972) et A. Missenard (1972) ont exposé et commenté ce cas, dont je rappellerai brièvement la trame et l'interprétation proposée par mes deux collègues. Au cours d'un séminaire de formation, dès le premier soir, un désaccord, vite enterré, s'établit dans le staff au sujet de la conduite des séances plénières. Quelques soirs plus tard, un des moniteurs fait part d'un de ses rêves dans lequel il hésite entre deux femmes. Le récit de ce rêve, entendu par les autres comme une menace à l'égard de l'unité et de la cohésion de l'équipe, a pour conséquence que les réunions de l'équipe sont alors suspendues durant les jours qui suivent. Lors de la dernière séance plénière du séminaire, la plupart des moniteurs s'assoient les uns à côté des autres. Un participant a la fantaisie de les imaginer « embrochés sur une même tige ». A cette représentation s'associent les images de soudure et d'agglutinement. La mise en scène et la verbalisation des désirs et des craintes sous-jacentes de survie et de séparation rend alors possible, rétroactivement, l'interprétation de la menace qui planait dans le groupe des moniteurs depuis le premier jour, et engage la quasi totalité de ceux-ci dans des interprétations réparatrices vis-à-vis des craintes dépressives des participants, au seuil de leur deuil terminal.

Cette dernière séance ne me satisfait guère : je suis troublé par la répétition de ce scénario fantasmatique et je ne parviens pas à me dégaier des souvenirs désagréables du « bloc psychologique ». Il m'arrive alors de lire le conte de Grimm, *Les sept Souabes*, et de me trouver ensuite confronté avec la même fantasmatique dans deux autres groupes.

Troisième observation : « les deux médecins en brochette ».

A la différence des deux premières, cette observation ainsi que la suivante m'ont été rapportées par un tiers directement concerné par l'émergence de cette fantasmatique dans le groupe auquel il participe. Dans le premier cas, il s'agit des réunions régulières de l'ensemble du personnel d'une institution thérapeutique ; y travaillent des médecins (des

(1) J'ai développé dans une des Etudes sur la fantasmatique de la formation l'incidence et les effets de la pulsion destructrice dans la relation formative (Kaës, R., 1973).

hommes en quasi majorité), des assistantes sociales, des éducateurs et des psychologues (des femmes pour la plupart). Les médecins cumulent des caractéristiques qui les désignent comme minorité dominante : ils sont médecins, hommes, mieux payés ; la plupart exercent ou ont exercé des fonctions de directeur dans l'institution ou dans des établissements analogues. Dans la salle où se tiennent les réunions plénières, ils ont pris l'habitude de se grouper les uns à côté des autres, sur une seule rangée, dans les meilleurs fauteuils, contre le mur du fond. Là ils ne communiquent généralement qu'entre eux — ce que les femmes supportent mal —, ou bien s'ils parlent, c'est les uns après les autres, sans communiquer directement entre eux. Certains d'entre eux disent souhaiter faire circuler et partager le pouvoir qu'ils détiennent avec l'ensemble de l'équipe ; mais lorsqu'ils sont interpellés (par les femmes) dans leur rôle ou dans leurs fonctions, ils ne répondent pas : « ces hommes-en-brochette, disent-elles, on les dirait châtrés et terrorisés dans leur petit coin ». Si une femme fait appel à eux, non sans les provoquer (« on demande des hommes !! »), par exemple pour effectuer un travail de force, personne ne bouge. Ils plaisantent volontiers, par contre, en s'encourageant les uns les autres et en ricanant, sur les tendances viriles de certaines « femmes-aux-gros-bras », sur le matriarcat ambiant, et dont quelquefois ils s'effraient : ainsi lorsque, pour conjurer leur crainte, ils proposent à une femme de « prendre les choses en main », lui offrant par exemple de s'asseoir sur la chaise régulièrement laissée vacante à chaque début de réunion. Personne d'ailleurs ne consent à combler ce vide, à occuper ce siège, quiconque le prend (le siège, le pouvoir) « se fait descendre ». Ce pouvoir ardemment convoité, personne n'en veut ni pour l'occuper et l'exercer (il est dangereux, insoutenable) ni pour le subir (il est manipulateur, persécuteur). L'agressivité des membres du groupe s'acharne contre ces médecins-en-brochette, qui sont aussi des hommes « embrochettes », ainsi que l'on dit, pour féminiser : ils exercent « un pouvoir creux, vide et menaçant » et, dit-on, tout à la fois « rempli de leur suffisance, de leur auto-suffisance homosexuelle ».

Quatrième observation : « La brochette d'animateurs silencieux ».

Ce dernier cas m'est aussi rapporté au cours des séances de travail qui réunissent l'équipe d'animation d'un cycle de formation de travailleurs sociaux. J'ai la tâche d'analyser le fonctionnement de cette équipe et de contribuer à la formation de ses membres ; j'interviens dans l'intervalle des séminaires qu'ils organisent, mais auxquels je ne participe pas.

Lors d'une de ces réunions, il est fait allusion à ce que des participants disent à propos des animateurs, au cours de la première séance du séminaire qu'ils viennent tout juste d'effec-

tuer : « Cette brochette d'animateurs silencieux ne nous facilite guère d'avoir à nous jeter à l'eau ». La scène m'est rapportée de manière allusive, gênée : un long silence suit, que j'interromps en redisant la phrase même qui vient d'être prononcée. Les animateurs disent alors qu'ils se demandent où le travail qui est entrepris dans ces réunions va entraîner chacun. Je formule l'hypothèse que l'une des craintes éprouvées par les stagiaires comme par les animateurs était d'être jeté à l'eau et de se noyer sans planche de salut.

L'évocation du fantasme et du contre-transfert dans lequel les animateurs se trouvaient pris lors du stage, puis la ponctuation que je fais de leur silence, de ce fantasme et du transfert sur moi, requièrent manifestement qu'un travail de consolidation narcissique s'effectue au sein de l'équipe. En effet, la réussite du séminaire précédent est rappelée et commémorée sur un mode triomphant.

Au cours de la séance qui réunit à nouveau l'équipe, l'évocation de l'avant-dernier séminaire se poursuit, mais dans une tonalité différente : l'équipe, est-il rappelé, avait tenu à ne pas se présenter en séance plénière « comme un groupe compact, formant bloc » ; un moniteur unique devait suffire à représenter l'équipe et à prendre en charge la responsabilité (« écrasante » mais « glorifiante ») des séances plénières : un seul était délégué pour affronter la « bête indomptable », en « pénétrer le sens » et en triompher. Il était face aux stagiaires, ses coéquipiers étant derrière (1) lui, le soutenant, bien que parsemés dans la salle. Au contraire, lors du séminaire le plus récent, chacun s'était rassemblé autour de l'animateur central ; on commente « la disposition spatiale a créé la brochette ; en créant la brochette devant eux, nous avons empêché les participants de parler, davantage encore que lorsque nous étions dispersés... nous avons eu très peur du vide, du trou... » Je fais remarquer que la plupart des animateurs avaient été sensibles à la crainte de dispersion et à l'angoisse de la séparation chez les participants au cours de l'avant-dernier séminaire, et que leur regret avait été intense de ne rien pouvoir donner aux participants pour surmonter cette angoisse, qui était alors aussi bien celle de l'équipe que celle des participants. Certains animateurs estiment que l'équipe s'est trop préoccupée d'elle-même depuis, et que, de ce fait, elle n'a pas été attentive à proposer au grand groupe « une tâche qui aurait fait parler, enfin, quelque chose de bon » — « En fait de bonbon, dit un animateur, nous avons refusé de les nourrir..., ou bien alors c'était indigeste... » — « En tout cas j'ai eu très peur d'être figé, bloqué, rapporte un autre ; il aurait fallu meubler les séances de grand groupe, il n'y avait pas de contenu, c'était le vide... » — « c'était nous le contenu et c'était

(1) Ces termes de position sont très fréquents dans le récit des relations entre l'animateur de groupe large, l'équipe et les participants.

empoisonnant... J'ai eu l'impression un moment que le groupe était comme de la viande morte... » — « Et puis de se sentir embrochés les uns derrière les autres, c'était insupportable, on ne savait plus au juste qui était qui... » — « oui, mais ça nous a servi à avoir moins peur... je me demande qui a craint le plus le grand groupe : les stagiaires ou nous ! » — « Et puis nous avons eu peur de B... (une femme invitée à monitorer deux séances de psychodrame en groupe large », elle venait là avec sa technique et j'ai eu peur que ça ne détruise tout... » J'interviens alors pour interpréter 1°) la fantasmagie du staff des animateurs (donneur de vie) et silencieux, mortifères et embrochés, 2°) sa position phallique défensive par rapport à celle menaçante des participants, 3°) le transfert de l'équipe sur moi. Je donne mon interprétation en racontant et en commentant le conte des Sept Souabes.

II. LES SEPT SOUABES, CONTE DE GRIMM.

L'analyse de ce conte (1) procède d'une méthode d'investigation suggérée par une compréhension kleinienne du fantasme. Dans cette perspective, le texte littéraire aussi bien que le récit mythique constituent une élaboration du fantasme, une re-présentation fantasmagique d'un objet imaginal structuré dans l'après-coup, selon les lois du processus secondaire et selon les exigences syntaxiques et sémantiques de la communication. Plutôt que du rêve, le texte du conte a un statut proche de celui du récit du rêve ou de la fantaisie consciente qui marque toutefois, en même temps qu'une rupture par rapport au flux fantasmagique inconscient, une allégeance à celui-ci. L'enchaînement des thèmes, leur ordre mais aussi leur découpage dans le récit sont à repérer comme tributaires de ce double rapport au fantasme.

La compréhension kleinienne du fantasme, telle que l'expose S. Isaacs (1943), nous conduira à prêter attention aux détails (2), aux associations des thèmes en grappes dont les éléments sont reliés par des relations de contiguïtés et de similitude (3), à repérer les répétitions symptomatiques (4), (signes et masques du conflit défensif), à situer chaque élément significatif dans son contexte et son enchaînement.

Le conte est articulé en quatre parties : un prologue de présentation des sept personnages et du but de leur voyage ; une première aventure (« Il arriva qu'un jour... à ce sujet ») ; puis une seconde aventure (« Sur quoi, ils continuèrent leur voyage.. ce n'était qu'un lièvre, va ! ») ; enfin une troisième et dernière aventure qui constitue l'épilogue (« les Sept Souabes alliés partirent... ne rentra jamais à la maison »). Trois séquences suivent ainsi le prologue : la rencontre avec l'imaginaire de la mère archaïque, l'affrontement homosexuel de la mère phallique, la pénétration dans la mère et la fusion dans la mort.

1. Prologue, ou l'alliance homosexuelle des frères traversés par le phallus commun.

Sept Souabes, rien que des hommes : tous sont pareils, disposés en une série de miroirs. Pour quatre d'entre eux (Jackli, Marli, Vergli, Veitli), la désinence terminale de leur nom est identique : li = lein (diminutif, comme Jeannot pour Jean, le cinquième) ; ils auront en effet à affronter la castration. Les deux autres sont Michel (qui triomphe de Lucifer comme les sept auront à le combattre) et Monsieur Schulz (un Monsieur, un chef). Chacun représente une partie clivée du Moi qu'est le groupe : l'autre est un autre soi-même, mais ensemble ils forment un seul corps et agissent comme une seule personne, par mimétisme (« les six s'écrièrent à leur tour... », pour accomplir le but commun qui les réunit : voyager ensemble et accomplir de hauts faits. Il s'agit là d'un thème de quête (5), la quête de l'objet perdu idéalisé et interdit. Pour sa conquête, les Sept Souabes s'arment.

Ils s'arment d'une pique : « ils la tenaient tous à la fois ». Les sept hommes sont liés entre eux par ce phallus duquel chacun participe. Cette pique-phallus a aussi une fonction de sauvegarde : elle garantit le Moi dans son intégrité et dans son identité ; elle assure une fonction réparatrice du Moi contre l'agression. En effet, dès qu'elle est lâchée par le chef, Monsieur Schulz, le danger apparaît.

Les Sept Souabes tenant chacun cette pique unique, « longue et solide », ce phallus en érection et formant bande, sont ainsi disposés devant et derrière l'autre. Dans cette position homosexuelle, chacun peut tour à tour être passif (être pénétré) et actif (pénétrer) dans sa relation à l'autre. Le premier a, il est vrai, davantage de pique derrière que devant, il est le plus exposé à la castration ; aussi bien les Grimm lui ajoutent-ils, comme pour l'en protéger par devant le titre de Monsieur Schulz. Le dernier, Veitli (diminutif : petit, raccourci) est exposé par derrière mais garanti par la

(1) Le texte du conte de Grimm est reproduit en annexe du présent article, dans la traduction française de P. Durand (1963).

(2) Par exemple : le scarabée, le frelon, le lièvre ; la poudre, la mèche à canon ; les yeux de verre grands ouverts ; l'accent étranger, le mal-entendu, etc.

(3) Ainsi : scarabée-buisson ; lièvre-pré en friche ; pique-aiguillon-corne-manche-oreilles pointées-homme ; lièvre-diable-mère-beau-frère ; touché-entendu-vu-agmal-entendu ; etc.

(4) Soit : la désinence terminale des noms ; devant-dérrière ; pacifiquement-endormi-tranquille ; ouah, ouah, ouah - ouais, ouais ; les amplifications redondantes ; les retournements et les inversions réitérées ; etc.

(5) Dans son étude sur la fantasmagie mise en jeu dans la quête d'objets idéaux, à propos des différentes légendes du Graal, E. Pons (1972) montre que la démarche de la *Quête* se fonde sur le déni de la castration de la mère phallique.

plus grosse partie de la pique, qu'il a devant lui.

Ainsi réuni par ce lien, garanti et protégé par ce phallus, le groupe peut voyager : « chercher aventure », « voyager à travers », « accomplir de hauts faits ». Voyager à travers, c'est accomplir le coït avec la mère prégénitale ; chercher aventure, c'est rechercher le phallus dont elle est supposée être dotée : mais ce voyage, cette aventure et ces hauts faits menacent de la destruction et requièrent d'être en sécurité. L'alliance homosexuelle des frères permet à chacun et à tous de s'assurer, par le toucher du phallus de l'autre et du phallus commun qui les traverse, contre cette menace de destruction.

2. Première aventure : la rencontre avec la mère archaïque.

La figure de la mère archaïque apparaît sous la forme de l'insecte caché derrière le buisson : un scarabée (1) ou un frelon. L'un et l'autre (surdétermination) sont de gros insectes à ailes, dotés d'antennes cornues et/ou de piques, de scabes. Le buisson figure la toison qui recouvre le sexe féminin derrière lequel se cache le pénis (l'insecte) attribué à la mère. La menace que constitue l'attaque du groupe des hommes par ce pénis est déniée : l'insecte vole et vrombit (pénis en érection) **pacifiquement**. Mais la frayeur l'emporte puisque Monsieur Schulz, le premier à être exposé à l'attaque castratrice du pénis maternel, « en laisse tomber la pique ».

L'imago de la mère armée et armurée (la carapace du scarabée) est construite et amplifiée par la participation de tous les autres à la résonance fantasmatique. Jackli est leur porte-parole : « Je sens, dit-il, la poudre et la mèche à canon ». L'amplification porte aussi sur l'**entendu** (le vrombissement devient tambour) et sur le **sent** (« Jakli qui tenait la pique derrière lui et dont je ne sais quelle odeur lui avait chatouillé les narines, dit : « je sens la poudre.. »). Il s'agit bien d'une attaque guerrière, d'un combat. Ces éléments sensoriels apportent une précision sur la nature de l'attaque redoutée : celle de la pénétration anale par le pénis maternel. Mais l'amplification s'étend au corps tout entier : au contraire de la carapace protectrice et inviolable du scarabée, la peau de Monsieur Schulz exsude par tous ses pores (ses trous) l'angoisse d'être attaqué analement (excrétions) dans la peau ouverte du groupe par le pénis maternel persécuteur.

Le danger devient plus effectif lorsque Monsieur Schulz, le premier, se dessaisit de la pique, sorte de contre-phallus protecteur, s'enfuit et franchit une clôture. Le corps groupal phallique est maintenant exposé par devant et par derrière à la castration. Le désir du coït avec la mère se transforme en menace que le phallus groupal soit détruit, ne résiste pas, vole en éclat. Abandonner le groupe des frères, c'est s'exposer à la castration pénienne et anale par la mère. Ainsi que K. Abraham (1922)

l'a bien indiqué dans son article sur l'araignée comme symbole de la mère phallique (2), le souhait latent des frères est de pénétrer la mère dans le coït et de la tuer : à ce souhait correspond la crainte d'être par elle castré-anéanti dans le coït. La croyance au pénis maternel qu'atteste le désir de l'attaque sous tend une telle fantasmatique du retournement : la mère est et n'est pas châtrée : elle est pénétrable et elle pénètre ; elle est à détruire (châtrée dans le coït) et elle détruit (châtrée dans le coït). Ceci apparaît nettement dans ce qui arrive à Monsieur Schulz dès qu'il eût franchi la clôture : il tombe « sur les dents d'un râteau dont le manche lui revint dans la figure, lui assénant un coup violent ». Le phallus attaqué-persécuteur se retourne rétorsivement contre lui et l'atteint à la tête (déplacement). Monsieur Schulz n'a plus d'issue que de se constituer prisonnier, captif et passif.

Le thème redondant du mimétisme et du devant-derrrière réapparaît alors comme rappel et répétition du lien homosexuel entre les hommes : « les six autres, qui l'avaient suivi, s'écrièrent à leur tour : « Si tu te rends, je me rends aussi ! » Les sept frères spéculairement liés, ne peuvent soutenir ni entre eux, ni vis-à-vis de l'autre, une relation agressive ; l'agressivité niée est projetée sur l'imago maternelle.

3. Deuxième aventure : l'affrontement homosexuel de la mère phallique.

Se rendre à l'évidence que l'attaque n'a pas eu lieu fut de brève durée ; ils s'étaient trompés et l'affaire fut enterrée : refoulée et désavouée. Ainsi se maintient la croyance, contre la réalité de l'expérience. Les Sept Souabes n'en veulent rien savoir. Aussi, « le deuxième péril qui les menaçait était encore bien plus grand que le premier ».

(1) Outre le scarabée cornu, ou cerf-volant, ou lucane, il existe des scarabées disséqueurs (les dermestes) enterreurs (les nécrophores) et bousiers (les pilulaires). Le scarabée est connu comme symbole égyptien : image du soleil qui renaît de lui-même de sa propre décomposition, il est l'insecte qui cache en lui le principe de l'éternel retour (d'après J. Chevalier et A. Gheerbrant, 1969, article *scarabée*). Sa figure mythique rappelle celle du Phénix qui comme le scarabée pilulaire, roulant sa boule d'excréments, représente l'œuf du Monde et s'autogénère. J'ai analysé ailleurs la fonction de ce mythe dans la fantasmatique androgyne et autoformatrice (Kaës, R., 1973a).

(2) Cette thèse en rapport avec celle que je propose dans cet article, trouve une illustration remarquable dans le roman de J.R.R. Tolkien, *Bilbo le Hobbit* : treize nains et un hobbit partent à la conquête du trésor du roi des nains qu'un méchant dragon a délogé de son royaume Sous-la-Montagne. L'une des aventures les plus périlleuses est celle du combat contre les Araignées géantes de la Forêt de Mirkwood. L'analyse de ce roman peut se faire comme celle d'un geste héroïque du groupe, consulter mon article (Kaës, 1974).

Apparemment le décor a changé : au lieu d'un buisson, des terres en friches ; au lieu d'un scarabée, un lièvre. Mais le paysage est bien le même (buisson - terre en friche - toison du sexe féminin), comme il s'agit bien de la même imago maternelle (scarabée-lièvre) pénis de la mère (1). Elle est maintenant devant eux, sous les traits du lièvre dormant au soleil : le fantasme précédent, où prévalaient l'entendu et le senti, est réinterprété selon le vu. Le lièvre est vu et il voit.

Apparemment plus élevé dans l'échelle animale, le lièvre présente ce détail de posséder cet élément inanimé : des yeux de verre, grands ouverts, quoiqu'il dorme. La métonymie atteste l'ampleur du recours défensif. D'ailleurs, l'entendu subsiste dans cet autre attribut (les oreilles) lui-même surdéterminé : ce qui est vu dans ce monstre, cete bête effrayante, ce diable (cf. le prénom de Michel), c'est encore la mère phallique (oreilles **pointées**) muette et dévoratrice, suscitant ce sentiment d'inquiétante étrangeté (*unheimlich*) dont parlent Freud (1919) et Abraham (1922).

Le danger redouble : non seulement il se manifeste aussi bien **devant** que **derrière** (« s'ils se mettaient à fuir, il était à craindre que le monstre les suivit et les avalât avec la peau et les os ») ; mais encore nos sept héros ont à affronter le monstre maternel qui les menace tant de la castration dévoratrice par son sadisme oral que de la pénétration anale destructrice.

Ce double danger imminent oblige les sept Souabes à recourir pour la première fois, afin d'organiser leur défense, à la parole qui va leur servir de seconde pique, orale. Le lien homosexuel (Monsieur Schulz **devant**, Veitli **derrière** ; **en avant**... les talons) fournit une autre modalité surdéfensive : celui qui était derrière (Veitli) doit passer devant ; qu'il aille de l'avant suggère Marli, « de là derrière, je t'aiderai à serrer les dents » l'encourage-t-il. En fait, il s'agit aussi bien de serrer et les dents et les fesses (contre la pénétration) que de se pénétrer mutuellement au lieu de la pénétration du pénis maternel ; il s'agit de se défendre contre la castration (orale, anale, pénienne) qui suivrait la réalité incestueuse.

A travers les autres, chacun peut en effet attaquer et pénétrer la mère (cf. : **traverser, conduire à travers**). Une telle position assure, par l'identification projective, le contrôle du persécuteur ; dans le groupe elle permet la perméabilité et l'identité totale de ses membres ; par le retournement (Veitli le dernier, celui qui a le plus de pique, brûle d'attaquer à la place de Monsieur Schulz le premier qui doit prendre son courage — la pique — à deux mains) ; cette position homosexuelle satisfait enfin le désir (pénétration incestueuse) et la défense contre la pénétration rétorsive.

Alors « tous ensemble ils avancèrent contre le dragon ». Mais au lieu du combat, c'est le triomphe maniaque contre le persécuteur diabolique réduit tout à coup à n'être qu'un petit

farceur : « Peuh ! regarde moi ça, ce n'était qu'un lièvre, va ! », un leurre. Dira-t-on que le lièvre, pour être connu pour ce qu'il est, aura emporté avec lui ce qu'il figurait, l'imago fascinante et dévastatrice ? Rien n'arrêtera nos sept Souabes et la disparition de l'animal étrange et familier n'aura assuré que provisoirement, le temps d'une avant-dernière dénégation, la défense contre la réalisation de leur désir. Qu'il ne suffit pas de savoir qu'un lièvre est un lièvre : en fuyant il montre son derrière, un trou.

4. Troisième aventure et épilogue : la pénétration dans la mère et la fusion dans la mort.

L'objet de la quête apparaît comme la fin — but et terme — de ce voyage dont le sens se révèle dans l'inéluctable régression. Pénétrer, franchir, traverser la Moselle, « fleuve tranquille » comme le scarabée était paisible et le lièvre endormi ; le piège (2) est toujours là, profond, majestueux (un fleuve, non une ri-

(1) La figure du lièvre (et du lapin) est, dans de nombreux mythes, contes, légendes et thèmes folkloriques, toujours liée à la divinité archaïque de la Terre-Mère, aux symboles du renouvellement cyclique de la vie (cf. la lune qui, comme eux, disparaît et réapparaît sans cesse, et à laquelle la figure du lapin est associée, comme celle du scarabée au soleil. Chevalier et Gheerbrant notent que quand le lièvre ou le lapin n'est pas la lune elle-même, il est son complice : son frère ou son amant, et leurs rapports sont incestueux. Le lièvre est aussi un héros civilisateur, un Démenteur ou un ancêtre mythique : il possède le secret de la vie élémentaire, de l'inconnaissable et de l'inaccessible, mais sans cesser d'être pour l'homme un voisin, un familier (*heimlich*).

La mythologie égyptienne a donné les apparences du lièvre à Osiris qui, enfermé dans un coffre par des ennemis jaloux et par son frère fut lancé dans les eaux du Nil et fut l'objet d'une *Queste*, comme au Moyen Age Le Graal. Osiris fut mutilé, déchiqueté et ressuscité : ses attributs sont le sceptre, le bâton, le fouet, la longue-vie. L'ambivalence dont le lièvre est l'objet (faste-néfaste) se manifeste dans les croyances selon lesquelles une femme enceinte qui recevrait les rayons lunaires mettrait au monde un enfant à bec-de-lièvre. Le lapin signifie par ailleurs l'abondance, l'exubérance, la multiplication, mais aussi l'incontinence, la démesure, la luxure (le lapin est stigmatisé et interdit comme impur dans le Deutéronome et le Levitique). Il est le compagnon d'Hécate, déesse de la fertilité et déesse des morts, qui préside aux apparitions de fantômes monstrueux et de spectres terrifiants et aux sortilèges des magiciens la nuit (*unheimlich*). Le lapin est aussi fréquemment associé à la puberté et à la jeunesse qui reçoit la sollicitude d'Hécate, déesse aux trois corps adossés à une colonne.

(2) Les nains et Bilbo le Hobbit, dans le roman de Tolkien, ont à subir l'épreuve de la rivière enchantée : quiconque boit de son eau ou y plonge est frappé de léthargie.

vière) inviolé (peu de ponts, quelquefois un bateau, mais pour les Souabes, il n'y en a pas). C'est un homme, non plus un insecte ou un vulgaire lièvre, qui maintenant se trouve sur l'autre rive. Ce qui n'a pas été entendu, vu, su, s'amplifie jusqu'au mal-entendu mortel : l'homme (le tout phallique pour la partie convoitée) est projectivement à l'origine de la méprise ; il est celui qui ne comprend pas : le père, enfin aperçu, mais lointain, dont on ne peut se faire entendre et dont on ne comprend pas le langage. « Et comme il (Monsieur Schulz) était le premier, il se mit en demeure de pénétrer dans la Moselle... » Attiré par devant et poussé par derrière, le héros, l'aîné, est poussé par les frères à accomplir le coït mortel avec la mère : il se jette à l'eau et s'y noie. Tout le corps groupal fraternel sombre ainsi dans la mère, la réintégrant et fusionnant ensemble dans la mort : « Si bien, concluent les Grimm, qu'aucun membre de l'alliance Souabe ne rente jamais à la maison ».

III. COMMENTAIRES

La signification du conte déborde, de toute évidence, les éléments de compréhension que son analyse apporte à la seule fantastique du groupe embroché. La structure latente est celle là même de la famille psychotique, de l'illusion groupale, de l'idéologie pré-génitale archaïque, de l'initiation dérisoire — c'est le ton du conte — et diabolique, mortifère.

Cependant que les observations cliniques rapportées développent toutes un aspect, une variation particulière de cette structure, elles en contiennent toutes l'essentiel.

1. Les membres soudés du corps groupal phallique.

Tels sont en effet les liens de soudure qui unissent le bloc embroché des moniteurs, animateurs et médecins, comme les sept frères de l'alliance souable, membres d'un même corps menacé de destruction ; et ceci tant que la toute puissance du corps groupal phallique (1) qu'ils constituent dans la relation spéculaire ne les garantit pas contre la menace de la mère archaïque mauvaise et phallique. C'est en effet une image dangereuse que figure le groupe large ou la réunion plénière : corps maternel doté du phallus, mais aussi contenant dépourvu du phallus envié et dont un objet-fétiche — soit une partie du groupe — constitue le signifiant. Les membres de l'équipe, soudés, ne trouveront l'objet dont ils sont en quête, et dont la quête se fonde sur le déni de la castration maternelle, qu'en réintégrant ce qu'ils signifient (le phallus détaché) dans le corps de la mère ; ainsi se retrouve l'intégrité androgyne et imaginaire, par la reconstitution de l'imaginaire de la mère phallique au ventre rempli d'enfants-pénis. C'est de cette crainte de la collusion et de l'indifférenciation qu'ont à se défendre corrélativement les moniteurs et les participants du Séminaire.

2. La collusion imaginaire et l'absence de destin personnel.

Dans une telle alliance collusive, il n'y a pas de destin personnel, pas d'individualisation, mais bloc, indifférenciation. Tous les membres élémentaires sont interchangeable, identiques, permutable : seul compte le maintien de l'intégrité du corps-phallus, jusqu'à son intégration dans la mort. Ainsi le sacrifice de l'un implique le sacrifice de tous. Aucun ordre symbolique ne peut s'établir qui instituerait la différenciation et l'échange : l'imaginaire et le réel collusionnent. L'exemple de la première observation « le bloc psychologique » confirme cette interprétation : l'énoncé de la règle assure et différencie, dégage et permet le dégageant. Autre vérification : dans la quatrième observation (« les animateurs silencieux en brochette »), une des difficultés majeures de l'équipe tient à sa difficulté, non seulement de formuler et d'énoncer les règles qui permettent l'ordre symbolique de la formation et permettent d'interpréter le transfert et l'imaginaire groupal, mais aussi d'assumer la fonction interprétative dans le transfert lorsque les quelques règles partielles sont énoncées.

L'alliance phallique est, dans tous ces cas comme dans les deux autres, et comme dans le conte des Souabes, ce qui lie, non ce qui permet de contracter et, à la lettre, d'associer : d'où le silence de mort. L'alliance soudée dans le corps groupal traversé par le phallus idéalisé n'est pas un pacte symbolique. Elle est scellée et précaire, elle assure l'unification vitale d'un moi très primitif, la défense contre les angoisses psychotiques du non-être (le silence) de la dévotion (le sadisme oral de la broche, du morcellement (l'éclatement, la dissection), de la pénétration du persécuteur dans tous les trous (pores, bouche, anus).

3. L'homosexualité comme défense contre l'imaginaire maternel pré-génitale.

Dans cette alliance qui veut garantir de la castration et de la mort, et qui sûrement y conduit, l'homosexualité vient comme défense contre le désir de la mère pré-génitale et contre le danger de la persécution phallique dont elle menace. L'appui sur le petit groupe de semblables, comme à la période de latence,

(1) C'est précisément cette puissance protectrice et mortifère du groupe soudé que j'ai désignée comme celle de l'Archigroupe (Kaës, R., 1973b). Au corps phallique idéalisé de la mère interdite est substitué le corps groupal ou institutionnel dont les éléments constituants, hors du rapport vital et mortel de soudure, sont voués à l'inexistence. Dans une telle structure groupale, les éléments constituants fonctionnent dans la permutable absolue, le maintien et le contrôle de la structure du corps-groupal primant le placement des membres qui sont aussi « assignés à résidence » dans un espace clos : aucun jeu ne permet la prise en compte d'un destin personnel, la réalisation singulière d'un désir.

constitue un recours homosexuel contre la problématique génitale et oedipienne. Il s'agit, pour les sept alliés — pour les moniteurs, les animateurs, les médecins en brochette — de se défendre de la pénétration par la pénétration, comme de l'angoisse de la castration par le fantôme du phallus maternel, de la dévotion par la multité et le silence, de l'indifférenciation enfin par la fusion dans la mort. Face à ces désirs et à ces dangers que figure le groupe large comme imago maternelle, l'équipe des moniteurs se constitue selon le modèle de l'identification projective. L'intrication fantasmatique est telle que chacun des termes de cette relation duelle alternativement fait peur et réassure l'autre ; le même modèle fonctionne pour l'équipe des moniteurs et pour les participants du groupe large : c'est ainsi que celui-ci secrète souvent son héros ou son groupe de sept Souabes pour affronter le monstre qui figure l'équipe des moniteurs.

4. L'initiation dérisoire.

Le lecteur du conte est sensible au ton de bouffonnerie qu'ont donné à l'aventure des sept Souabes les frères Grimm. Le tragique affleure sans cesse sous la farce. Référé à la situation formative (« voyager à travers le monde ») le conte illustre parfaitement la fantasmatique de l'initiation ratée, dérisoire. Au lieu que l'initiation aboutisse à la différenciation et à l'individualisation des membres du groupe, elle conduit à la fusion dans la mort, à l'échec comique : échec pour les initiés dans leur capacité de combattre (pique-arme), de comprendre et de savoir (mal-entendu, mal-vu), de procéder (pique-phallus). Ce voyage initiatique est un voyage sans retour, sans renaissance possible (cf. « le bloc psychologique » : l'accouchement n'aura pas lieu ; cf. « la brochette d'animateurs silen-

cieux » : le groupe est de la viande morte, bloquée et confondue dans le ventre maternel). Le conte prolonge et développe le fantasme, fréquent dans les groupes de formation, d'une radicale et définitive régression vers la mort, le silence et la clôture de l'enceinte maternelle. Le placenta n'est pas brisé, l'eau amniotique de la Moselle (du groupe large) engloutit les voyageurs (cf. L. V. Thomas, 1973, p. 120-121). C'est qu'aucune référence tierce, régulante, n'aura pu les séparer de la mère.

5. Alliance phalique et idéologie groupale.

Cette sorte d'alliance collusive signe l'extrême dépendance vitale de ses membres (des larves, cf. « le bloc psychologique ») vis-à-vis de l'objet idéal qui les attire, les menace et les soumet à son allégeance. On aura reconnu tout au long de l'exposé des quatre observations et dans ce que révèle l'analyse du conte la structure de l'idéologie prégénitale archaïque et ses processus majeurs : l'élaboration de l'idéal phalique (Moi idéal) la croyance et le déni de la castration maternelle, le clivage manichéen, le débouché sur la clôture et sur la mort (cf. R. Kaës, 1971). Cette structure fonde ce que D. Anzieu a décrit comme l'illusion groupale. L'analyse des quatre observations proposées, quant à cette dimension de l'idéologie, reste à faire dans un prochain travail. Indiquons seulement ce que cette analyse suggère en ce qui concerne une des fonctions de l'idéologie pour les membres du groupe : assurer la défense et l'intégrité moïque contre l'ampleur des angoisses psychotiques et ménager ainsi la permanence du pouvoir groupal par les identifications narcissiques et spéculaires. Illusoirement hors de toute atteinte vitale, la logique de l'Idéal (l'idéologie c'est-à-dire « l'idéologie », comme l'écrit justement A. Green, 1969) ne conduit alors qu'à la mort.

REFERENCES

- ABRAHAM (K.). — 1922. L'araignée, symbole onirique, in : *Œuvres complètes*, Tome II. Paris, Payot, 1966.
- ANZIEU (D.). — 1971. L'illusion groupale. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 4, 73-93.
- ANZIEU (D.). — 1972. Le moniteur et sa fonction interprétante, in : ANZIEU (D.), BEJARANO (A.) et al : *Le travail psychanalytique dans les groupes*. Paris, Dunod.
- CHEVALIER (J.), GHEERBRANT (A.). — 1963. *Dictionnaire des symboles*. Paris, R. Laffont.
- FREUD (S.). — 1913. *Marchenstoffe in Träumen*, G.W., 2-9.
- FREUD (S.). — 1919. L'inquiétante étrangeté, in : *Essais de psychanalyse appliqués*. Paris, Gallimard, 1971.
- GREEN (A.). — 1969. Sexualité et idéologie chez Marx et Freud. *Etudes freudiennes*, 1-2, 187-217.
- GRIMM (W.) et (J.). — 1812, *Contes*. Trad. fr. de P. Durand. Paris, Gründ, 1963.
- ISAACS (S.). — 1943. Nature et fonction du phantasme, in : KLEIN (M.), HEIMANN (P.) et al : *Développements de la Psychanalyse*. Paris, P.U.F. (1966).
- KAES (R.). — 1971. Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes. *Perspectives psychiatriques*, 33, 27-48.
- KAES (R.). — 1973a. Quatre études sur la fantasmatique de la formation et le désir de former, in : KAES, R., ANZIEU, D., et al : *Fantasme et formation*. Paris, Dunod.
- KAES (R.). — 1973b. L'archigroupe. Puissance et pouvoirs.
- KAES (R.). — 1974. Représentations du groupe. Le geste du groupe héroïque. *Les études Philosophiques*. (à paraître).
- MISSENARD (A.). — 1972. Identification et processus groupal, in : ANZIEU (D.), BEJARANO (A.), et al : *Le travail psychanalytique dans les groupes*. Paris, Dunod.
- PONS (E.). — 1972. *Quêtes et objets idéaux*. Labo-

ratoire de Psychologie clinique et pathologique, Université de Provence, ronéoté, 66 p.
THOMAS (L.V.). — 1973. L'être et le paraître. Essai sur la signification de l'initiation en Afrique

Noire, in : KAES (R.), ANZIEU (D.) et al : *Fantasma et formation*. Paris, Dunod.
TOLKIEN (J.R.R.). — 1937, *Bilbo le hobbit*. Paris, Stock (1969).

LES SEPT SOUABES

Il était une fois sept habitants de la Souabe. Le premier s'appelait Monsieur Schulz, le second Jackli, le troisième Marli, le quatrième Jergli, le cinquième Michel, le sixième Jeannot et le septième Veitli. Ils s'étaient fixé pour but de voyager à travers le monde pour y chercher aventure et y accomplir de hauts faits. Comme ils voulaient être armés afin d'être en sécurité, ils avaient jugé bon de se faire fabriquer une pique, une seule, mais vraiment longue et solide. Ils la tenaient tous les sept à la fois. Le plus hardi, le plus viril se tenait devant : c'était Monsieur Schulz. Puis venaient les autres, dans l'ordre, le dernier étant Veitli.

Il arriva un jour qu'au mois des foins, comme ils avaient fait un long chemin et qu'il leur restait encore un peu de route à parcourir jusqu'au village où ils comptaient passer la nuit, un scarabée, un frelon peut-être, passa non loin d'eux, derrière un buisson, dans le pré, vrombissant pacifiquement. Monsieur Schulz s'effraya tant qu'il en laissa presque tomber la pique et que la sueur lui coula par tous les pores. « Ecoutez, écoutez ! dit-il à ses compagnons. Seigneur, j'entends un tambour. » Jackli, qui tenait la pique derrière lui et dont je ne sais quelle odeur avait chatouillé les narines, dit : « Il se passe indiscutablement quelque chose : je sens la poudre et la mèche à canon. » A ces mots, Monsieur Schulz prit la fuite et d'un bond franchit une clôture. Comme il était retombé sur les dents d'un râteau que des faneurs avaient laissé là, le manche lui revint dans la figure, lui assénant un violent coup. « Ouïe, ouïe, ouïe, s'écria Monsieur Schulz, faites-moi prisonnier, faites-moi prisonnier ! Je me rends ! » Les six autres, qui l'avaient suivi, s'écrièrent à leur tour : « Si tu te rends, je me rends aussi ! » Finalement, comme il n'y avait aucun ennemi qui voulut les ligoter et les emmener, ils se rendirent compte qu'ils s'étaient trompés. Et pour que personne n'apprît cette histoire et ne se moquât d'eux, ils jurèrent de n'en point parler aussi longtemps que l'un d'eux n'ouvrirait par hasard la bouche à ce sujet.

Sur quoi, ils continuèrent leur voyage. Le deuxième péril qui les menaçait était encore bien plus grand que le premier. Quelques jours plus tard, leur chemin les conduisit à travers des terres en friche. Un lièvre y dormait au soleil, oreilles pointées et ses yeux de verre grands ouverts. A la vue de cette bête effrayante et sauvage, ils prirent peur et tinrent conseil pour savoir ce qu'ils allaient faire et quelle était la conduite la moins dangereuse à suivre. Car s'ils se mettaient à fuir, il était à craindre que le monstre les suivit et les avalât avec la peau et les os. Ils dirent donc : « Nous allons devoir affronter un dangereux combat. Bien le concevoir, c'est déjà l'avoir gagné à moitié. » Ils saisirent leur pique, Monsieur Schulz étant devant, Veitli derrière. Monsieur Schulz tenait l'engin. Mais Veitli, qui, dans

sa position protégée, se sentait plein de courage, brulait d'attaquer et criait :

« Au nom de la Souabe, en avant, les enfants !
Sinon que le diable nous laisse en plan ! »

Mais Jeannot savait où le bât blessait. Il dit :

« Par tous les diables, tu parles bien !
Mais quand on voit l'ombre du dragon
de ta personne on ne voit que les talons ! »

Michel cria :

« Il s'en faut d'un cheveu
Que du diable lui-même je voie les yeux ! »

Ce fut au tour de Jergli. Il dit :

« Si ce n'est lui, c'est donc sa mère
Ou pour le moins, du diable le beau-frère ! »

Il vint à Marli une charitable pensée. Il dit à Veitli :

« Va, va, Veitli, va de l'avant !
De là derrière, je t'aiderai à serrer les dents ! »

Mais Veitli ne l'écoutait pas. Jackli dit :

« C'est à Schultz d'être le premier !
A lui seul l'honneur d'attaquer ! »

Monsieur Schulz prit son courage à deux mains et dit :

« A voir votre énervement
On voit bien que vous êtes vaillants. »

Et tous ensemble, ils avancèrent contre le dragon. Monsieur Schulz se signa et appela Dieu à son secours. Mais comme rien ne se passait et que l'ennemi approchait, il cria, tant grande était sa peur : « Ouah ! Ouah ! Ouahaha ! »

Le lièvre se réveilla, s'effraya et s'en fut à toute vitesse. Quand Monsieur Schulz le vit si couard, il s'écria plein de joie :

« Peuh ! Veitli, regarde-moi ça
Ce n'était qu'un lièvre, va ! »

Les sept Souabes alliés partirent à la poursuite d'autres aventures. Ils arrivèrent sur les bords de la Moselle, un fleuve tranquille et profond que traversent peu de ponts et qu'il faut, en maints endroits, franchir en bateau. Nos Souabes n'en savaient rien. Ils appelèrent un homme qui, de l'autre côté, vaquait à ses occupations et lui demandèrent comment on pouvait passer. A cause de l'éloignement et de l'accent de ses interlocuteurs, l'homme ne comprit pas ce qu'ils voulaient et cria : « Eh ? Eh ? » Monsieur Schulz comprit qu'il disait : « A pied ! A pied ! » et, comme il était le premier, il se mit en demeure de pénétrer dans la Moselle. Bientôt, il s'enlisa dans la vase et l'eau, en vagues profondes, monta autour de lui. Le vent chassa son chapeau de l'autre côté du fleuve. Une grenouille le regarda et coassa : « Ouais, ouais ! » Les six autres, entendant cela, dirent : « Notre compagnon, Monsieur Schulz, nous appelle. S'il a pu traverser, pourquoi pas nous ? » Ils sautèrent tous ensemble dans l'eau et se noyèrent. Si bien qu'aucun des membres de l'alliance souabe ne rentra jamais à la maison.